

## INTRODUCTION

Je venais de répandre les cendres de ma tante Emma dans le parc d'un crématorium, au pied d'un arbre. Seule parente, je respectais sa volonté qui voulait que celles-ci soient déposées dans ce lieu, proche de l'endroit qu'elle avait sélectionné pour profiter en toute sérénité d'une retraite bien méritée.

Cette technique funéraire était destinée à brûler et réduire en poussières le corps d'un être humain décédé. Depuis la proposition adoptée par le parlement, il n'était plus possible de conserver à domicile les urnes après crémation ou incinération. La loi permettait aux intéressés d'enterrer les cendres dans un jardin ou de les disperser dans un cimetière, en pleine nature, dans un site créé par les communes de plus de 2 000 habitants. J'optai pour la deuxième solution sans en mesurer les conséquences. Elles débütèrent lorsqu'il me fallut suivre l'employé qui balançait à bout de bras le réceptacle dans lequel reposaient les restes de tante Emma. La longueur du parcours m'invita à cogiter sur le sens de notre vie. Accomplir le geste du semeur autour d'un chêne m'en apporta la réponse. D'ailleurs, j'en bâclai le déroulement du recueillement, car j'associâi cette cérémonie aux braises éteintes dans l'âtre d'une cheminée. Pour gommer cette désagréable évo-

cation, je la convertis instantanément en clichés joyeux célébrant le ciel bleu et l'ensoleillement d'une fin de mois de juillet. Dans la voiture qui retrouva miraculeusement la direction de la maison de retraite, mes larmes évacuèrent les émotions que j'avais accumulées récemment, mais plus particulièrement ce jour-là. Je les avais certes réprimées, mais elles n'avaient pas résisté à la pression des événements. Cette pause me facilita le franchissement des différentes étapes qui jalonnèrent mon après-midi. Elles consistaient à classer les effets, et à régulariser la situation administrative de ma tante auprès des services concernés.

Dans l'une des armoires de son logement, je récupérai des sacs dans lesquels j'empilai les dossiers et les bibelots que je souhaitais garder. Je décidai de laisser les vêtements et le mobilier aux indigents de la maison de retraite. Elle aurait approuvé ce choix.

Des coups brefs à intervalles réguliers sur le chambranle de la porte, une présence féminine délicieusement parfumée près de moi, un courrier marron posé sur la table de nuit, me tirèrent de l'abattement dans lequel je me complaisais. La promptitude avec laquelle la messagère s'éclipsa m'empêcha de la remercier. Je résolus de différer l'ouverture de ce pli sur lequel j'avais repéré le portrait d'un roi en l'abandonnant dans l'une des valises qui empruntèrent avec moi les couloirs de l'établissement. Puis, je livrai la liste de mes instructions aux secrétaires et signalai les pages qu'elles me tendirent. Même si elles me témoignaient leur gratitude et promettaient de me revoir, je n'ignorais pas qu'une fois le seuil franchi, certaines rangeraient l'ancienne résidente dans le tiroir aux souvenirs pendant que d'autres l'évoqueraient parfois avec tendresse. Ainsi va la vie !

Dans le minuscule cellier de mon habitation, je casai les bagages de ma tante entre le congélateur et la machine à laver, pressée de satisfaire les appels de mon estomac. Tout en savourant mon sandwich, je scrutai l'horizon à travers les hautes barres des immeubles voisins puis je m'étendis sur la banquette de mon

T2. Mais l'obstination avec laquelle l'enveloppe traça son chemin dans ma mémoire me délogea de la couette dans laquelle je m'étais lovée avec tant de volupté. Seulement voilà, je ne savais plus dans quelle valise elle se cachait. Par chance, elle s'étalait au milieu des vêtements de la première que j'ouvris. En décachetant la lettre, mon couteau fit choir au sol des épreuves photographiques glissées dans une feuille blanche pliée en deux. Je les ramassai et les regardai, étonnée de reconnaître le visage de ma tante et celui d'un inconnu. Au dos de l'une d'entre elles, je lus : « Je veux te parler avant de mourir. Je t'attends. »

Tout d'abord, ces photos voltigèrent frénétiquement d'une main à l'autre puis progressivement, les cadences de ce jeu de passe-passe diminuèrent.

J'étudiai en priorité la silhouette de la défunte. Je m'attardai sur la coupe austère de son tailleur, sur la blancheur de son chemisier en dentelles, sur les reflets de sa volumineuse chevelure ondoyant sur ses épaules frêles. Cependant, je notai qu'une surprenante raideur émanait de l'ensemble. Elle se décelait à la position de ses mains agrippées au tissu de la jupe et à son regard qui s'enfuyait dans un lointain qu'elle seule apercevait.

Ensuite, j'examinai le profil de son compagnon. Son habit racontait l'histoire d'un costume froissé qui avait longtemps séjourné dans une malle. Son épaisse carrure et ses doigts aux ongles abîmés évoquaient peut-être un individu aux origines modestes. Ses cheveux drus et courts, sa peau mate signifiaient une éventuelle appartenance à un pays d'Afrique du Nord. Quant aux traits de son visage, ils affichaient une beauté que les années n'avaient pas entamée. D'un bleu violacé, ses yeux protégés par de longs cils s'étiraient vers les tempes comme une pirogue sur l'eau. Il y avait chez ce personnage un peu de l'acteur égyptien Omar Sharif et un soupçon du comédien français Alain Delon.

Mon Dieu, que cet inconnu était séduisant !

En manipulant les photographies d'une main à l'autre, je déchiffrai au verso de chacune un nom et une adresse : « Zaccaria Maouldjabibi – 1 120 rue Dan Joubif – Marrakech ».

Qu'avait-elle en commun avec cet individu ? S'agissait-il d'un ami, d'un collègue, d'un amant ? Comme pour combattre la problématique de cette découverte, se dessina soudain sur les murs de la pièce la silhouette élancée de ma tante qu'un rien habillait. Cette vision insistait surtout sur la couleur des cheveux, un alliage de mordoré et de roux, ainsi que sur la luminosité de son teint qui évoquait les tableaux des peintres flamands. Puis elle s'estompa et une somnolence inopinée me contraignit à regagner rapidement ma chambre. Je m'allongeai, fragilisée par cette apparition, avec toujours ce questionnement irrésolu en suspens au-dessus de ma tête.

Je priai pour que l'apaisement s'installe en moi jusqu'au matin, car j'avais réellement besoin de repos.

En effet, avant de partir en congés, la rédaction de notre journal féminin exigeait de tous que soient bouclés les dossiers en cours. J'étais chargée de donner une identité visuelle à tous les documents qui m'étaient présentés, de choisir la typographie, les couleurs, le papier, le positionnement des textes et images. Pendant mon absence, un graphiste compétent appliquerait mes consignes.

Le décès de ma tante et ma vie sentimentale compliquée qui s'éternisait sur l'apprentissage de la solitude avaient occulté le fait que les vacances approchaient. La France, je l'aimais en automne ou au printemps, quand les touristes étrangers lui préféraient d'autres parties du monde.

J'atteignis mes objectifs sans avoir réalisé que plus d'un mois venait de s'écouler depuis la disparition de ma tante. Le dernier jour, je me précipitai vers la sortie parmi les premières afin d'échapper aux questions et me ruai juste avant la fermeture dans le bureau d'un voyageur situé près de mon appartement. Il cessa

nos congratulations respectives avant moi pour se pencher sur l'objet de ma visite. D'emblée, il écarta le territoire français. Compte tenu de la période et de mon budget, il me suggéra la Tunisie et le Maroc.

Sans hésiter, je désignai le second. Il me conseilla la ville de Marrakech et je lui accordai volontiers la satisfaction de développer ses arguments pour finaliser une décision que j'avais déjà prise. Je comptais aussi sur le fait que ce voyage m'amènerait peut-être à réfléchir sur mes amours moribondes et sur mes trop nombreuses activités professionnelles. En effet, outre mon métier de graphiste qui m'assurait un salaire convenable, j'occupai mes loisirs à écrire et crayonner des contes pour enfants. Ce travail requérait une vive imagination, une expression claire, un don pour le dessin et la faculté de se mettre à la place des jeunes lecteurs. Depuis quelques mois, mon éditrice se réjouissait d'une notoriété grandissante mais qui, par voie de conséquence, écartait les pistes autorisant à rêver au prince charmant. Elle ne s'en préoccupait pas plus que moi d'ailleurs.



## **PREMIER JOUR À MARRAKECH**

Ce fut ainsi que j'embarquai, un soir du mois d'août, pour Marrakech surnommée la ville rouge ou ocre. Dans l'aéroport de Roissy, je patientai tout en compulsant une revue sur le Maroc. J'y relevai que Marrakech se classait en bonne position par rapport à Casablanca, Rabat, Meknès ou Fès, et qu'elle se situait au carrefour du Sahara et du Haut Atlas. Je localisai cette métropole sur la carte et étudiai les dynasties de ce pays. Pêle-mêle, de lointaines notions émergèrent de ma mémoire : le protectorat français, Lyautey, Mohammed V, Hassan II et plus récemment Mohammed VI.

Dès le décollage, je délaissai cette brochure pour m'entretenir avec ma voisine. Elle partait en randonnée sur le mont Toubkal, point culminant du Haut Atlas, à 63 km de Marrakech. Son enthousiasme aurait presque pu me déterminer à l'accompagner dans son périple. Et puis grâce à elle, je révisai la géographie de cette région à défaut de combler mes lacunes sur son histoire.

Nous poursuivîmes notre discussion jusqu'aux comptoirs des douaniers. Tout en prêtant une oreille attentive au discours de ma compagne, je notai que ces zélés employés se saisissaient lentement de chaque passeport. Les détails inscrits sur nos documents

semblaient revêtir pour eux une importance majeure, ce qui avait pour conséquence de freiner le travail du personnel désigné à l'arrivée de ce charter. En effet, seulement par grappes de deux ou trois, les touristes sortaient des postes de douane pour réceptionner leurs bagages.

Nullement déstabilisées par la nouveauté de cette situation, nous en déduisîmes avec philosophie que notre coucher tarderait. Ce que refusèrent certains passagers, excédés par la lenteur des opérations. Ils en gaspillèrent inutilement leur énergie et leur bonne humeur en insultant les agents qui veillaient à la fluidité du trafic dans le hall de l'aéroport.

Nous récupérâmes enfin nos papiers d'identité puis nos valises et nous nous séparâmes avec l'espoir de nous revoir peut-être, à la fin de nos vacances, mais sans réellement y croire.

Un panneau me précisa que je me trouvais au terminal 1, près de la station de taxis. Charmée par la beauté des lieux, j'examinai avec intérêt le sol, le plafond, les murs, les motifs géométriques islamiques, les couleurs claires, les matières nobles qui se mariaient avec une harmonie parfaite, transformant ce site en un magnifique palais marocain de notre XXI<sup>e</sup> siècle. À l'extérieur, j'avisai un tableau sur lequel clignotait le chiffre de « 20 °C ». À proximité, un individu au visage fermé et à l'aspect guindé montrait une pancarte sur laquelle s'inscrivait le logo de mon organisateur de voyages. Je m'approchai et épelai mon nom qu'il s'empressa de rayer dans le carnet serré sur son torse. Tout en trotinant derrière lui, j'admirai les dessins tracés sur le carrelage et respirai au passage des odeurs florales exotiques qui m'adressaient des messages de bienvenue.

Pendant que l'employé logeait mon volumineux bagage dans le coffre, je m'engouffrai dans l'automobile jaune. Captivée par les scènes qui défilaient devant mes yeux, j'écrasai mon nez sur la vitre sale du véhicule.

Il y avait les éclairages blafards des réverbères qui se décalquaient sur des habitations dont beaucoup étaient à peine achevées.

Il y avait les silhouettes qui se dupliquaient sur les remparts et dans les ruelles.

Il y avait des ânes courageux qui tractaient des carrioles pleines d'énormes paquets.

Il y avait des chariots, dont les formes initiales disparaissaient sous des monticules d'objets, tirés par des êtres revêtus d'une djellaba ou d'habits occidentaux.

Il y avait des cyclistes qui les dépassaient pendant que des voitures chargées comme des camions coupaient la route à des mobylettes sur lesquelles deux ou trois personnes maintenaient tant bien que mal un semblant d'équilibre.

Tous se croisaient, se doubtaient, s'entouraient, s'évitaient, se klaxonnaient, et tout cela sans se heurter.

Jusqu'ici silencieux, le chauffeur ouvrit la bouche pour murmurer que les fortifications s'étendaient sur dix-neuf ou vingt kilomètres. L'heure tardive m'ôta l'envie de lui répondre.

Le véhicule plongea dans les ténèbres. Les lumières de Marrakech s'estompèrent. Autour de moi, de vagues lueurs dansaient dans le noir. Devant la façade du complexe hôtelier, le conducteur, ralenti par le portail, se gara adroitement. Il lâcha ma malle à côté de la réception puis il s'éloigna pendant qu'une ravissante jeune femme s'avançait vers moi, un verre de jus de fruits à la main.

À cet instant, un sentiment d'irréalité me submergea. Quand, souriante, elle me présenta les clefs de ma chambre, il s'amplifia encore. Je me sentis bien à ma place, dans ce moment et dans cet endroit. Trop excitée pour me reposer, je rangeai mes vêtements, tout en m'efforçant de deviner par la fenêtre entrebâillée ce que les phares de l'automobile m'avaient laissé discerner.

Cette nuit-là, le sommeil que j'avais convoqué après de rapides ablutions hésita longtemps avant de se manifester.

## SEPTIÈME JOUR À MARRAKECH

Dans la matinée, une chaleur accablante me sortit du lit. La veille, j'avais omis de lancer la climatisation.

J'en oubliai la case repas, agacée que le temple de la beauté n'ait pas réparé les ravages causés par ma nuit agitée.

Pour en effacer le souvenir, bouger me parut l'unique remède.

Sans tarder, je m'assis dans un vieil autobus garé devant l'hôtel.

Visiblement, cette sortie créait un vif engouement chez beaucoup de personnes. Pour ma part, je n'avais aucune idée de l'excursion programmée. Son seul avantage demeurerait dans le fait qu'elle me soustrayait à un déplaisant face-à-face avec moi-même.

Notre guide déclina son identité puis nous résuma les principaux éléments de l'itinéraire que nous emprunterions. Notre première halte nous immobilisa près du quartier de l'Hivernage. S'y étendait le jardin de la Ménara, avec son illustre pavillon dont s'inspira le maréchal Lyautey pour créer au Maroc cette architecture coloniale ouverte qu'il affectionnait particulièrement.

Nous descendîmes de l'autobus pour nous dégourdir les jambes.

Je contemplai ce bel ensemble tout en m'imaginant blottie dans les bras d'Ahmed devant un magnifique coucher de soleil. L'injonction proférée par notre accompagnateur de récupérer nos places dans le véhicule chassa ce mirage.

Je saisis vaguement que la promenade se prolongeait vers le jardin de l'Agdal où citronniers, orangers, abricotiers, oliviers se disputaient un immense territoire fréquenté par les Marrakchis notamment en été.

Sur le chemin du retour, j'admis que cette sortie, à défaut de m'avoir intéressée, avait atténué mon chagrin.

L'odeur qui flottait dans la chambre attestait du passage de l'employée de ménage et de ses produits d'entretien. Ignorant les borborygmes émis par mon estomac, mon corps ne résista pas à la blancheur des draps. À peine allongée sur le lit, je m'enfonçai dans une profonde torpeur trop tôt interrompue par la sonnerie stridente de mon réveil.

Il me confirma l'heure du départ pour mon rendez-vous avec madame Zaccaria Maouldjabibi.

Nonchalamment, je me dirigeai vers la navette de l'hôtel dans laquelle patientaient déjà quelques passagers rendus silencieux par la chaleur moite de ce milieu d'après-midi.

Avec un allant nullement entamé par cette canicule, je balançai le heurtoir du 1180 rue Dan Joubif. La veuve de monsieur Zaccaria Maouldjabibi me surprit par la rapidité de son apparition. Dans son regard dansait cette lueur qui la veille m'avait touchée. Ravie de me revoir, elle s'empara de mes mains, les pressa longuement dans les siennes puis me poussa à l'intérieur de la maison.

- Je remarque que vous ne vous êtes pas perdue.
- J'avais enregistré la configuration des lieux auparavant.
- Ainsi vous êtes sa nièce !

— Avez-vous examiné la photographie que je vous ai remise hier ?

— Oui et attentivement. Que souhaitez-vous apprendre ?

— Tout ! Absolument tout !

— Mes révélations forcément imprécises risquent fort de vous perturber.

— Je sais. De mon côté, j'hésite à vous infliger cet exercice de mémoire.

— Que craignez-vous pour moi ?

— De ranimer de pénibles souvenirs et cela me chagrine.

— Vous savez, l'amour n'a jamais élu domicile dans notre couple. Notre séparation a tout simplement mis en évidence une réalité. Selon la formule consacrée dans votre pays, nous nous étions unis pour le meilleur et pour le pire... Je bavarde, je bavarde et j'en néglige l'essentiel ! Je vous prépare du thé à la menthe ?

— Volontiers.

— Si vous n'avez jamais été initiée aux rituels du thé marocain, ma démonstration vous éclairera sur ces traditions auxquelles je suis attachée en tant que Marocaine.

» Il faut faire bouillir de l'eau et la répandre sur le thé qui vient de Chine, roulé en petites billes, l'équivalent d'un verre. Les dessins et la couleur du verre doivent correspondre à ceux de la théière. Celle-ci a été fabriquée à Marrakech, en témoignent son couvercle de forme conique ainsi que les quatre pieds sur lesquels elle est juchée. Donc, je laisse infuser une minute environ puis je verse le liquide qui lave le thé, mais surtout qui lui enlève sa première amertume. Puis, j'ajoute les feuilles de menthe fraîche qu'il faut noyer immédiatement avec ce liquide.

— Et si l'on ne possède pas de menthe fraîche et de thé roulé en petites billes ?

Elle rétorqua en riant :

— Le breuvage que vous me serviriez n'aurait rien d'un thé marocain. Je continue mon exposé. Ensuite, vous rajoutez du sucre en morceaux (une vingtaine pour une théière d'un litre). À propos, on ne remue jamais avec une cuillère.

— Comment procède-t-on alors ?

— On prend un verre dans lequel on verse du thé que l'on déverse au fur et à mesure dans la théière. Puis on recommence l'opération.

— Je suppose qu'ainsi la totalité du contenu se trouve mélangée.

— Effectivement, mais en général, c'est le chef de famille qui le goûte dans son verre afin d'ajouter ce qui manque : sucre ou feuille de menthe.

Pendant qu'elle s'agitait dans la pièce voisine, j'enregistrai le désordre des vêtements sur le lit défait, les poules qui s'ébattaient dans la cour, l'appareil de télévision datant au moins de 1960, les lampes criblées de taches de mouches, les bassines pleines d'eau croupie, les casseroles en fer disséminées sur la terre battue. Dans ce décor d'une autre époque, la beauté de ce service à thé dénotait. Il témoignait du rapport particulier que cette personne entretenait avec lui. Sur une table basse, elle plaça un plateau en argent ciselé identique à la théière. Puis elle reprit :

— Je verse dans les verres le contenu de la théière que je tiens bien haut pour « aérer le thé ». Normalement, ce délicieux breuvage doit être bu très chaud.

Je ne résistai pas à la question qui me brûlait les lèvres depuis le début de sa démonstration.

— Quand votre mari est-il mort ?

— Le 5 août.

— Quelle coïncidence, six jours avant elle !

— Comment ces photos sont-elles arrivées dans vos mains ?

— Pour tout vous dire, elles m'ont été transmises le jour de l'enterrement par une employée de la maison de retraite où ma

tante demeurait. Une adresse était inscrite au dos de chacune d'elles et un message, des détails suffisants pour me perturber et choisir Marrakech pour y passer mes vacances.

— Avez-vous un peu de temps devant vous ?

— L'après-midi !

— Pour que vous compreniez, il faut que je vous parle de moi.

» Originaire de la région de Kénitra, aînée d'une famille nombreuse, je suis la seule à avoir suivi des études supérieures. Je suis née pendant la Seconde Guerre mondiale quand les troupes américaines débarquèrent sur nos côtes.

» Pour vous situer les événements, aux environs de 1953, éclatèrent dans nos villes de terribles révoltes. Des Européens furent tués. Ces épisodes sanglants se révélèrent essentiels quant à la place stratégique qu'occupa ensuite Casablanca. Pour beaucoup de Marocains évolués, elle représentait le lieu où les choses bougeaient, même si Rabat demeura la capitale. Ce qui incita mon père à m'inscrire au lycée français de Casablanca. Sa sœur m'hébergea pendant toute ma scolarité puis j'obtins mon diplôme d'institutrice et un poste dans un établissement renommé.

» Mais tout s'écroula lorsque, sans m'en informer, ma famille arrangea mon mariage avec un Marrakchi de 19 ans. Cette nouvelle m'atterra tellement que des idées de suicide se répandirent dans ma tête.

— Mais pourquoi vous contraindre à épouser quelqu'un que vous n'aimiez pas ?

— À 29 ans, une Marocaine est déjà en couple et a enfanté plusieurs fois. Pour ma parenté, mon état représentait une honte insupportable. Dans le quartier, j'étais la seule fille de cet âge encore célibataire. Avant la fin du protectorat français, la condition de la femme était assujettie à celle de l'homme. Après, en 1957 et en 1958, un code du statut personnel fut créé. Il s'agissait d'une interprétation très orthodoxe du Coran. L'homme était toujours supérieur à la femme qui était déclarée comme mineure et

sous la tutelle de celui-ci. Vous en imaginez aisément les conséquences juridiques dramatiques. Elle ne pouvait pas exiger le divorce, conserver la garde des enfants en cas de séparation ou même réclamer l'obtention d'un héritage égal. La compréhension de ces informations est vitale pour interpréter correctement les événements qui suivirent.

— Mais pourquoi vous unir à un adolescent de 19 ans ?

— Très jeune déjà, il s'adonnait à la boisson, il fumait, il jouait aux cartes, il multipliait les liaisons, mais il repoussait furieusement l'idée de travailler. Son entourage affirmait que seule une femme plus âgée le ramènerait dans le droit chemin.

— Avait-il appris un métier ?

— Il avait fréquenté en dilettante le lycée français à Marrakech. Il échoua à ses examens et sa famille lui coupa les vivres. Pour subvenir à ses besoins, il se transforma entre deux parties de poker en vendeur à la sauvette.

— Où vous êtes-vous rencontrés la première fois ?

— Pour discuter de notre future union, il avait accompagné ses parents chez les miens à Kénitra.

— Qu'avez-vous éprouvé ?

— Rien ! Et pourtant, il était beau ! Ses yeux avaient la couleur des myosotis, son sourire était enjôleur, ses traits étaient aussi fins que ceux d'un ange, sa musculature puissante saillait à travers son pull. Il s'exprimait dans notre langue sans aucune fioriture, mais il parlait le français avec élégance. Seulement, voilà, il ne m'attira pas !

» Toutefois, je consentis à cette alliance. Nous nous sommes mariés selon la tradition et je me suis installée à Marrakech.

» Mon premier garçon naquit dix mois après, mais malheureusement il nous abandonna au bout de quelques heures. Pendant longtemps, je hurlai de désespoir devant son cadavre. Puis, l'horreur de cette vision s'estompa dans la durée. Elle réapparaissait et disparaissait de façon inattendue en prenant quelquefois des sen-

tiers qui me plongeait dans une indicible panique. Mes sœurs étaient établies à l'étranger, ma famille résidait à Casablanca ainsi qu'à Kénitra. Pendant cette phase douloureuse, la cruelle indifférence des proches de mon mari aggrava tellement mon sentiment de solitude que j'envisageai même de quitter notre foyer.

» Le statut de la femme, même s'il s'était amélioré, n'était guère enviable en ce temps-là.

» J'écrivis à mon père pour qu'il sermonne Zaccaria. Je n'ai jamais su ce qu'ils s'étaient dit. Après cette visite, il fréquenta avec assiduité la mosquée.

» J'accouchai à nouveau d'un garçon dont l'arrivée galvanisa mon conjoint. Pendant toutes ces années, il cumula simultanément plusieurs emplois et nous achetâmes notre maison au 1120 de la rue Dan Joubif.

— Étiez-vous heureuse ?

— C'est un adjectif français, mais pas marocain ! Je ne me posais jamais cette question. Nous nous entendions pour la gestion du quotidien. À la naissance de notre dernier, nos relations amoureuses cessèrent, provoquant d'inévitables querelles au sein de notre couple. D'un commun accord, nous décrétâmes que la situation exigeait une séparation. Nos fils contestèrent notre décision et ce dessein fut temporairement écarté.

» Mais, à cause de la grave crise économique qui sévissait au Maroc, mon mari perdit peu à peu ses petits boulots. Informé de notre précarité, un dénommé Assam, fils d'un ancien voisin, lui proposa un engagement dans son épicerie à Paris. Il prétendait que son commerce engrangeait des revenus suffisants pour nourrir deux personnes. Mon compagnon ne discuta pas les clauses du contrat. D'autant plus que pendant que nos ressources diminuaient dangereusement, nos dépenses augmentaient exagérément. Conscients de nos difficultés financières, nos garçons validèrent le choix de leur père. Le premier envisageait d'intégrer

un grand cabinet d'avocats à Casablanca et le second ambitionnait d'embrasser une carrière musicale.

» Encore un peu de thé ?

Avec adresse et sans se préoccuper de ma réponse, elle attrapa la théière qu'elle inclina lentement vers ma tasse.

— Peu de gens connaissent les trois rituels liés à ce breuvage. Le premier est qualifié « d'amer comme la vie ». Le deuxième, qui est plus sucré, est prétendu « doux comme l'amour ». Quant au dernier, franchement sirupeux, il est garanti « suave comme la mort ».

— J'avais lu des textes sur la cérémonie du thé au Japon. J'ignorais les subtilités de la vôtre.

— Comment trouvez-vous celui-ci ?

— Pour moi, il est « doux comme l'amour ».

Elle s'écria ironiquement :

— Et pourtant, cette formule ne s'applique pas vraiment à mon union !

» Mon mari m'a appelée le lendemain de son arrivée à Paris. Au début, il téléphonait irrégulièrement certes, mais il téléphonait. Puis, ce lien se cassa. Pour subvenir à mes besoins, je remplaçai la patience par l'action en donnant à domicile des leçons de français. Les mois s'additionnèrent les uns aux autres. Mes voisines affirmaient que j'étais une veuve sans certitude de l'être. L'expression ne m'amusait guère. L'aîné de nos fils accepta une place de stagiaire chez un avocat réputé à Casablanca. Quant au second, passionné de musique, il se produisit dans plusieurs festivals et y développa des défauts qui me brisaient le cœur ! Un soir d'une quelconque journée d'hiver, un inconnu me livra un colis de la part de mon conjoint. Il contenait une importante somme d'argent pour laquelle il ne me transmettait aucune information. D'autres envois suivirent par l'intermédiaire d'hommes mystérieux qui refusaient de répondre aux questions que je leur posais. Les années se fondirent dans l'épaisseur du silence qu'il

nous imposa. Il le rompait parfois pour prendre des nouvelles de tous sauf de moi. Il prétendait que ses rêves de fortune se concrétisaient, sans préciser la date de son retour. J'utilisai une partie de cet argent pour acquérir un poste de télévision, des meubles, des ustensiles de cuisine. Quand je le lui annonçai, il m'avertit qu'à l'avenir, il garderait pour lui ses économies. Dès lors, ses envois cessèrent, ainsi que ses appels téléphoniques. Puis Assam, de passage à Marrakech, colporta que mon cher Zaccaria entretenait une liaison et qu'il allait se marier avec une Française.

— Avez-vous tenté de le joindre afin de vous expliquer avec lui ?

— Non. Je ne devais utiliser ce numéro qu'en cas d'extrême urgence. Autistes du sentiment amoureux, nous ignorions comment communiquer dans ce domaine. Nos conversations abordaient uniquement les sujets relatifs à l'administration de notre communauté.

» Un matin, il débarqua avec deux énormes valises et un sac à dos, sale, maigre, les cheveux ternes, les traits avachis. Il ressemblait à un brigand.

» Quand sa bouche a effleuré ma joue, j'ai paniqué. Il ne m'avait guère habituée à de tels élans de tendresse ! Il était comme un marin sur une barque à la dérive qui en pleine mer aperçoit soudain le port et réunit ses forces pour accoster.

— Comment se comportèrent vos enfants ?

— L'aîné, passionné par son travail, refusa de renouer avec son père. Quant au second, il participait au Festival Gnaoua et Musiques du monde d'Essaouira. Il ne rentra pas.

» Mon mari ne se réveilla que le lendemain soir en omettant de reprendre les premiers rangs de son tricot amoureux. Je ne m'en plaignis pas ! D'un mouvement du menton, il me désigna un siège près de lui. Je m'exécutai sans broncher.

» Toute son attitude exprimait son besoin de parler. Je renonçai par indifférence, mais surtout par sagesse à l'initiative du commencement.

» La douceur de sa voix m'alarma autant que sa façon d'entamer le début de son discours : « Cette confession me coûte. Mais je te la dois ! »

» Voulez-vous une seconde tasse de thé ?

— Non, je vous remercie.

— Je connais au mot près le récit que je vais vous rapporter, car j'avais consigné pour mes descendants cette histoire dans mon journal intime.

» Son expérience parisienne concerne sa rencontre avec votre tante Emma. Je vous la restitue comme il me l'a relatée :

« À Paris, ce cher Assam ne m'attendait pas à l'aéroport. Son absence me tracassait. À contrecœur, je commandai un taxi pour me transporter à l'adresse que j'avais griffonnée lors d'une de nos précédentes conversations. Sur le compteur, les chiffres qui s'affichaient affolaient mes prévisions les plus pessimistes. À ce rythme, la balance de mes dépenses risquait de s'effondrer ! Je fus soulagé quand la voiture stoppa devant un magasin encore éclairé à une heure aussi tardive. Au fond de la pièce, je reconnus la silhouette d'Assam. Il ne parut guère surpris de me voir surgir et omit de s'excuser de m'avoir oublié !

» J'aurais dû me méfier à ce moment-là ! Mais j'étais tellement heureux d'être en France !

» Il me demanda vaguement comment s'était déroulé le voyage. Puis il me conduisit à l'étage. Il me désigna, en guise de chambre, un cachot sans lumière puis une pièce, dédiée aux ablutions, et la dernière, plus vaste, réservée aux repas. Il me répéta à plusieurs reprises que

j'étais chez moi et qu'à partir du lendemain la roue de la Fortune tournerait pour moi.

» Je le crus !

» Les trois premiers mois, j'étais chargé de mettre en rayon les produits qu'il ramenait du marché, de les étiqueter, de ranger, de balayer le magasin et de servir les clients. Le soir, nous mangions ensemble. Puis, il s'évanouissait dans la ville. Mais il réapparaissait toujours au moment où je ne l'espérais plus et pour évidemment compter le montant de la recette.

» Pendant cette période, la roue de la Fortune fonctionna uniquement pour lui, mais jamais pour moi.

» Au bout d'un an, le mal du pays s'empara de moi. Assam prétendit qu'il me dessinait un avenir digne de mes capacités, mais que son projet ne se concrétiserait qu'à la fin de l'année. J'argumentai, mais il affirma que les gains qu'il me réservait justifiaient ce délai.

» Je le crus une nouvelle fois !

» Subitement, son attitude se modifia. D'abord, le soir, il évita de partager son repas avec moi. Il prétextait qu'il était attendu. Puis, il multiplia les remontrances désobligeantes sur la propreté du magasin, sur ma conduite envers les clients, sur les recettes insuffisantes. Progressivement, des gens bizarres investirent la boutique, un peu avant la fermeture. Ils mangeaient, buvaient, fumaient, dansaient jusqu'à l'aube. Parfois, je restais, car je les soupçonnais de créer à mon insu un trafic de drogue et de prostitution. Malgré la pression exercée sur moi par Assam, je me réfugiai dans la mosquée proche de l'épicerie pour me changer les idées et pour prendre mes distances avec les étranges personnes que côtoyait mon employeur.

» J'avais peur !

» Et puis, entre les marronniers dont les bourgeons tardaient à éclore, m'apparut cette femme ! Élégante, gracieuse, elle marchait comme si elle écartait les rayons du soleil. Tous les jours, elle me dépassait sans me voir et ne m'entendait pas quand je la complimentais sur sa beauté. L'hiver régnait dans ses yeux, mais un midi le printemps les illumina. Elle me sourit. Elle tenait un livre à la main. Je l'abordai pour m'enquérir de l'auteur. Elle me cita Verlaine. Nous échangeâmes quelques mots sur ce poète dont j'avais récité les vers à l'école. Au début, elle m'accorda une dizaine de minutes. Puis, nos conversations grignotèrent de plus en plus son temps de repos. Un midi, j'osai l'inviter à partager avec moi des sardines en boîte et une baguette de pain, convaincu qu'elle allait refuser. Bizarrement, elle approuva l'initiative et demanda à renouveler l'expérience.

» Quand les clients interrompaient notre repas, elle me regardait jouer à l'épicier. Je me sentais fier d'interpréter ce rôle devant elle !

» Elle me questionnait sur mes goûts, sur mon quotidien à Marrakech, sur ma famille. Il lui arrivait même de rire.

» Par contre, elle parlait peu d'elle. Mariée et sans enfant, elle voyageait beaucoup pour l'industrie cosmétique.

» Parfois, je lui caressais la main, mais elle me repoussait sans ambages. Je n'insistais pas.

» Dans un marché populaire situé près de la boutique, je lui achetais de modestes présents : vernis, foulards,

fleurs. Je n'étais pas riche. Quand je les lui offrais, une larme glissait le long de sa joue. Cela m'émouvait !

» Un midi, mes lèvres effleurèrent les siennes. Ma douceur la confondit et triompha de ses réticences. Elle hésita. Je le sentis. Je lui caressai le visage. Elle se troubla et me rejoignit plus tard dans un studio prêté par un compatriote que j'avais rencontré à la mosquée. Pour moi, ce fut comme si je revisitais ma jeunesse. Pour elle, ce fut comme si elle s'extirpait d'un profond sommeil. Elle pleura longtemps ce soir-là.

» Certes, notre sexualité débridée étoffa notre histoire, mais l'absence de liberté d'Emma grignota la qualité de nos ébats. Dans la boutique, nous prenions des risques insensés pour nous aimer. Sans réaliser que les années s'additionnaient, notre amour se construisit au rythme de nos rencontres. Peu à peu, la fragilité de cette relation me lassa. Je lui suggérai de partager notre existence entre le Maroc et la France.

» Cette proposition fractura la colonne vertébrale de notre entente. Même si elle critiquait son conjoint, elle excluait l'éventualité de divorcer. De plus, elle n'acceptait pas qu'un Marocain puisse entretenir deux compagnes.

» Un matin, Assam exigea que je déguerpisse sans délai. Il me reprochait d'avoir décliné ses offres pour écouler de la drogue dans son épicerie. Par chance, mes relations à la mosquée me secoururent.

» Je conseillai à Emma d'espacer nos rendez-vous. Son indifférence me choqua. Je louai une chambre à un Marocain qui était reparti au pays et je dénichai un travail dans une supérette. Mais Emma avait changé ! Nos

rapports sexuels se rarifièrent. Ses prétextes pour les éviter se multiplièrent.

» Puis son mari fut hospitalisé. Elle ne parla plus que de lui. Du statut d'amant, je passai à celui de confident. Ce qui restait de notre histoire d'amour s'effritait !

» Je lui dévoilai alors mon intention de m'établir au Maroc. Elle ne la commenta pas, mais m'offrit une importante somme d'argent pour démarrer ma nouvelle activité au Maroc.

» Cette nuit-là, le sommeil déserta ma couche. Je me raccrochai à l'espoir insensé de la voir surgir dans ma chambre ou à celui de l'entendre me supplier au téléphone de ne pas partir. Mais rien de tout cela ne se produisit !

» La veille de mon départ, elle ne versa pas une seule larme ! Devant elle, je ravalai les miennes, mais sur le chemin du retour, je leur abandonnai le droit de couler jusqu'à l'épuisement.

» Par son attitude, Emma avait brisé mes espoirs d'une vie commune avec elle au Maroc. Nous nous séparâmes sans évoquer nos malentendus. »

» Zaccaria s'interrompit pendant quelques secondes puis ajouta qu'à sa descente d'avion, il lui avait adressé plusieurs messages sur son portable pour l'informer de son arrivée. Elle n'avait pas répondu.

» Il conclut qu'Emma avait été sa seule liaison en France. Avant elle, il rencontrait ses compatriotes, il lisait beaucoup, il s'occupait de la boutique. Il était sincère quand il affirmait avoir choisi de partir pour améliorer notre situation financière.

» L'expression de ses yeux puis son silence me confirmèrent qu'il refermait définitivement le livre de ce feuilleton amoureux.

» Pendant notre courte cohabitation, il ne me reparla plus d'elle.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Avant de vous en dévoiler la raison, puis-je vous proposer la tasse que je qualifie de « suave comme la mort » ?

Elle s'abstint de commenter la signification de cette phrase et regarda s'écouler les dernières gouttes qui tombaient de la théière légèrement inclinée avant de me la présenter. Impressionnée par la beauté du geste, je me défendis de toute manifestation d'impatience. J'avoue que la suite de son témoignage me captivait plus que cette boisson qu'elle m'offrait pourtant avec une touchante générosité. Elle s'autorisa une courte pause puis poursuivit :

— Pendant quelques semaines, mon mari se reposa. Il apprécia les plats que je lui cuisinais. Il pêcha. Il refit du sport. Il palabra à nouveau avec ses anciennes connaissances. Avec son modeste pécule, il aspira d'abord à louer un magasin de fruits et légumes puis une laverie et enfin une quincaillerie. Mais de ces rendez-vous, il rentrait de plus en plus agressif et ombrageux.

» Nous nous supportâmes pendant un an. À son terme, il m'ordonna de m'installer à Casablanca chez ma tante, car il avait rencontré une charmante demoiselle. Je n'exigeai pas de savoir le pourquoi du comment, car je le soupçonnais d'avoir renoué avec les tables de jeu.

» Mon aîné refusa de le revoir, mais le second l'invita à l'un de ses spectacles sans public. Malgré son talent, les admirateurs ne se bousculaient pas pour remplir ses salles de concert.

» Pour mon petit dernier, tout se jouait à Paris. Mon mari lui communiqua l'adresse d'Assam, familier du monde de la nuit. Bien évidemment, il me dissimula cette information. S'il me l'avait dit, la mort de notre fils aurait été évitée. Assam avait placé mon garçon à la tête d'un de ses réseaux maffieux. Très dépensier, il a rapidement contracté des dettes et il a escroqué les membres de cette organisation. Son corps criblé de balles a été repêché

dans la Seine. Les policiers ont beaucoup cherché avant d'identifier les coupables. Assam n'est pas revenu dans notre quartier, peut-être faisait-il partie des tueurs ?

» Au début, personne ne voulait m'expliquer comment il avait intégré ce milieu. Les gens changeaient de conversation ou se taisaient quand j'abordais le sujet. J'ai donc œuvré auprès de l'administration marocaine, pour en apprendre un peu plus.

» Je n'ai jamais surmonté les deuils que la vie m'a imposés. J'ai composé avec eux.

» Pour notre nourrisson, j'étais une jeune maman. Certes, sa mort fut destructrice, mais les naissances rapprochées de mes deux garçons m'évitèrent de sombrer dans la dépression.

» Par contre, celle de notre dernier qui était un adulte survint à un moment charnière de mon existence. Ma jeunesse ne figurait plus que sur les photos, mon ancien compagnon filait le parfait amour avec une autre, mon aîné travaillait beaucoup, la sœur de mon père avait quitté ce monde.

» Et puis, comment se résigner quand la mort d'un enfant frappe dans de telles conditions et de surcroît en terre étrangère, loin des siens ? Je n'ai jamais pardonné à mon mari sa participation dans ce drame.

— Comment avez-vous surmonté cette nouvelle épreuve ?

— Mes idées suicidaires s'estompèrent grâce à la tendresse de mon fils et de ma bru. Puis à la naissance de leurs jumelles, toute mon énergie se concentra sur la fragilité de ces deux ravissantes créatures atténuant chaque jour davantage ma douleur.

» On dit toujours qu'il faut du temps au temps ! Cette phrase a réellement pris tout son sens pendant toutes ces années.

— Que devenait votre ancien compagnon ?

— Des voisins nous informèrent qu'il occupait notre maison à Marrakech avec une curieuse « donzelle ». C'est le terme qu'ils utilisaient en plaisantant pour la désigner.

» D'après eux, elle l'avait entraîné dans les bars et l'avait détourné du chemin de la mosquée. Elle l'avait poussé à renouer avec la cigarette et elle lui avait même déconseillé de se laver. Elle avait dilapidé méthodiquement les économies qu'il avait amassées.

» Sa déchéance avait choqué nos relations. Puis elles cessèrent de s'intéresser à lui. Elles évitèrent notre ancienne demeure pour ne plus être contraintes de le saluer. Par hasard, elles apprirent qu'il était reparti en France. La maison resta longtemps fermée. À tel point qu'elles pensèrent qu'il m'avait rejointe à Casablanca.

» Puis, un jour, il réapparut au marché. Il avait tellement changé que beaucoup hésitèrent avant de l'aborder. Ses cheveux avaient blanchi, ses yeux étaient morts. Il sentait l'alcool. Il leur narra la fréquence des contrôles d'identité en France, la rareté du travail, l'hostilité des Français vis-à-vis des Étrangers. Il leur confessa sa fatigue et son désenchantement.

» Et puis, je reçus cet appel, le premier depuis notre séparation. Il parla longuement avec ma bru afin qu'elle me cède le combiné, elle ne le portait pas spécialement dans son cœur.

» Dans l'écouteur, il m'instruisit de la gravité de son hospitalisation. Je partis immédiatement pour Marrakech. Dans le lit, je cherchai vainement dans les traits de ce vieillard recroquevillé sous les draps les traces du jeune homme que j'avais épousé.

» Avant qu'il ne succombe, j'ai exécuté ses dernières volontés en écrivant derrière chaque photo un message destiné à votre tante. Il s'est éteint la nuit suivante sans avoir cité votre nom. Apparemment pour lui vous n'existiez pas.

— Cela ne m'étonne pas. Je vous expliquerai plus tard. Mais comment était-il au courant pour tante Emma ?

— Il correspondait régulièrement avec des amis marocains qui la surveillaient discrètement.

» Ce fut ainsi qu'il apprit qu'elle ne voyageait plus et qu'elle était veuve. À mon avis, ces deux éléments le persuadèrent de se

rendre à nouveau à Paris, peut-être dans l'espoir de la revoir. Cependant, l'état lamentable dans lequel il a été aperçu au Maroc prouve que rien ne s'est réalisé comme il l'avait escompté. Depuis l'hôpital, je sais qu'il avait tenté de la rejoindre.

— Ce silence cachait des motifs suffisamment importants pour qu'elle rompe ainsi avec lui. Plusieurs pistes sont envisageables. Elle avait certainement changé de numéro de téléphone. Et puis, son métier la passionnait. Il représentait tout pour elle : famille, création, argent, pouvoir, travail. Malgré les turbulences qu'avait rencontrées son couple, elle n'aurait jamais abandonné mon oncle. Pour elle, l'expression « devoir conjugal » avait un sens. Dans son milieu, on ne divorçait pas. D'ailleurs, je me demande comment elle a pu entretenir une union adultérine en contradiction totale avec sa notion de la morale. Pour moi, c'est carrément inconcevable !

— J'ai souvent pensé que si elle avait aimé Zaccaria, elle l'aurait empêché de revenir ou bien elle l'aurait suivi.

— Je le suppose aussi, mais qu'en sais-je réellement ? Cette liaison que je découvre aujourd'hui démontre combien elle était secrète. L'image qu'elle me renvoie ne correspond pas à celle que j'ai connue. Elle est même sérieusement écornée.

— Il ne faut pas la juger sur ces apparences. Grâce à elle, mon mari a travaillé, s'est instruit, a économisé, est allé à la mosquée. Je pense qu'il a décidé de quitter la France quand il a compris que son combat pour la garder était voué à l'échec. Mais la perte de notre troisième fils, le silence de notre second puis sa lamentable aventure sentimentale ont réveillé ses regrets et ses remords. De plus, à son retour, il a dû se réadapter à un quotidien différent de celui qu'il avait connu.

» Ce qui n'était pas mon cas ! Dans cette histoire, j'ai plus de chance que lui. J'ai profité de mes garçons et j'ai exercé mon métier dans mon pays.

— Avant de nous séparer, je veux vous remercier pour la bienveillance que vous m’avez témoignée.

— Ma porte vous sera toujours ouverte. Vous appartenez désormais à ma famille.

— Vous m’honorez ! Mais pourquoi n’habitez-vous pas au 1120 de la rue Dan Joubif ?

— À la mort de Zaccaria, j’ai nettoyé cette trop vaste demeure puis j’ai liquidé le mobilier. Je l’ai vendue à un couple de Français qui l’a restaurée. Avec le montant de la transaction, j’ai choisi cette modeste maison. Mon aîné, ma bru et leurs enfants avaient émigré au Canada, tous les membres de ma famille avaient disparu. J’ai préféré revenir à Marrakech auprès de ceux qui se souvenaient encore de moi.

— Ce pèlerinage que nous avons accompli ensemble m’a touchée. M’autorisez-vous à vous serrer dans mes bras ?

Elle se blottit contre moi, un peu comme si elle avait perçu qu’elle était l’unique fil qui la liait à cette histoire d’amour qui n’était pas la sienne. Puis, doucement, elle se délivra de mon étreinte en effleurant mon front de ses longs doigts. La tête inclinée vers le sol, elle me poussa vers l’extérieur. La dignité de son attitude m’économisa l’étalage de mes états d’âme. J’en fus soulagée.

Le numéro 1180 de la rue Dan Joubif se referma sur la porte d’une habitation, mais également sur une rencontre.

Je m’éloignai de la place Jemaa el-Fna et montai à l’arrière d’un taxi jaune qui venait de s’arrêter à l’entrée des commerces. Jusqu’à la Palmeraie, le chauffeur respecta mon silence. Il ne le rompit qu’au moment où je lui réglai la course.

Le plaisir que je ressentis en pénétrant dans ma chambre me convainquit que j’avais franchi une étape fondamentale en bav-

dant avec madame Maouldjabibi et ce, même si je me sentais infiniment triste.

Pour me distraire, je tablai sur la sortie « fantasia » pour laquelle un rendez-vous avait été fixé sous le porche de l'hôtel.

Les préparatifs de maquillage et les essayages y contribuèrent momentanément.

Sans trop réfléchir, je ralliai le point de rencontre où les personnes que j'apercevais tous les jours en shorts exhibaient ce soir-là des tenues qui leur donnaient l'air de jouer un rôle dans une comédie d'un genre décalé.

Dans la berline qui fendait l'obscurité en lâchant les unes après les autres les lumières, une esquisse de visage se dessina dans le ciel. Elle reproduisait celui de Petit Guide. Les récents événements l'avaient écarté de mes pensées, mais cette illusion d'optique me le rendit présent jusqu'à notre arrivée devant l'enseigne du cabaret Chez Ari.

À l'entrée de l'hôtel illuminé comme un sapin de Noël, l'accueil chaleureux du personnel costumé pour la fantasia gomma cette vision enchanteuse. À l'emplacement désigné par notre guide et avant que le spectacle ne débute, des plats succulents défilèrent sur nos tables : légumes artistiquement disposés sur des assiettes colorées, graines de couscous qui s'écrasaient sous la langue, pâtisseries qui activaient les glandes salivaires.

Cette dégustation n'embarrassa pas mes amis lyonnais qui me vantaient avec volubilité les splendeurs du jardin Majorelle qu'ils avaient visité dans l'après-midi. Ils me recommandèrent d'y aller avant de rentrer en France.

Toutefois, ils étaient loin de subodorer que mes pensées se déplaçaient constamment au-delà de cette ambiance joyeuse et de leur enthousiasme. Pendant que mes oreilles enregistraient les sons de leurs voix, mes yeux sondaient l'environnement à la recherche d'Ahmed.

Parfois, mon regard s'égarait sur la fantasia. Fièremment assis sur la selle brodée de leur monture, les cavaliers armés de fusils à crosse aux canons richement décorés affichaient une belle allure. Penchés en avant, mais bien dressés sur leurs étriers, ils lançaient leurs destriers à l'assaut des ennemis supposés en lâchant une charge de poudre. Le tumulte et le bruit étaient à son comble autant que mon ennui.

Devant la porte de l'hôtel, nous nous séparâmes dans un silence songeur. Mes compagnons s'envolaient le lendemain matin. Nous ne prolongeâmes pas les adieux, mais notâmes nos adresses en sachant que nous ne nous recontacterions pas.

Les voyages délient les langues, mais transforment rarement ces rencontres en amitiés indéfectibles !

Avant de me coucher, je m'imposai un détour par le bureau du concierge. L'absence de messages me chagrina sans me surprendre.

Dans les ténèbres de cette chambre froide et impersonnelle, le manque d'Ahmed resurgissait avec une acuité inattendue.

Toutefois, un perturbant questionnement concernant ma tante le chassait régulièrement de mon esprit, minimisant la place que j'aurais pu en d'autres circonstances lui accorder.

Comment se représenter ma tante avec Zaccaria, dans un quartier populaire à Paris et mangeant des sardines dans une sombre épicerie ?

Elle, qui avait épousé un riche industriel !

Elle, qui ne fréquentait que les grands hôtels, les restaurants étoilés, les boutiques de luxe !

Comment ne pas s'interroger sur ce qu'elle partageait avec un individu moins cultivé qu'elle ?

Elle, qui récitait avec ferveur des vers de Victor Hugo et qui tremblait d'émotion en écoutant *La Force du Destin* de Verdi !

Elle, qui adorait les concerts ! Elle, qui recevait philosophes, écrivains, avocats, parlementaires, chercheurs !

Comment l'imaginer dans l'intimité d'une vie de couple avec cet homme et dans des lieux aussi inconfortables que la boutique d'un épicier ?

Toute la nuit, je luttai pour intégrer cette part d'ombre avec laquelle je devais désormais cohabiter.

Ce ne fut qu'aux premières lueurs du jour que cessa le combat.

## MES ADIEUX À AHMED

À peine dehors, ma douleur s'exprima. À tel point que je dus m'asseoir sur le trottoir pour essuyer mes larmes. Peu à peu, mes pleurs se tarirent, les battements de mon cœur s'apaisèrent et mes jambes manifestèrent leur impatience de bouger à nouveau.

Je me levai, un peu étourdie, et gagnai le café Argana qui dévoilait sa panse récemment éventrée par un attentat qui avait fait une quinzaine de morts et une vingtaine de blessés. Très fréquenté par les touristes, cet endroit était particulièrement apprécié par les photographes et les amoureux de la place Jemaa el-Fna. Mais le volume d'un transistor anormalement élevé m'en détourna. Devant une boutique d'épices, un garçon qui était passé par l'éducation occidentale gâchait l'harmonie des bruits de la rue en montant le son de sa radio. Les menaces réitérées d'un vieillard le contraignirent à cesser son manège. Ce silence ne dura guère. Plus loin, des hommes narraient avec colère, à des interlocuteurs attentifs, la mésaventure dont ils avaient été victimes. En effet, dans les ruelles étroites et sombres de la médina, ils avaient déjoué les pièges de faux guides et avaient échoué dans une cour où, à même le sol, des adolescents travaillaient sans aucune protection des peaux dans des cuves de jus sales et toxiques.

La sonnerie de mon téléphone portable me vola la suite de l'histoire.

— Allô, Stéphanie ?

— Ahmed, bonjour. Où es-tu ? Comment vas-tu ?

— Et toi ? Quand pars-tu ?

— Je rentre en France ce soir. Mon avion décolle à 18 h.

— Es-tu libre dans une dizaine de minutes ?

— Bien sûr, je suis place Jemaa el-Fna, devant les ruines du café Argana.

— J'arrive !

Tout en tambourinant sur le sol avec l'extrémité de mes talons, je scrutai avec lassitude les gens qui me frôlaient pendant que mes mains serraient avec une nervosité croissante l'anse de mon sac. Le souffle d'un baiser sur mon cou gracile me tira de mon immobilité. Surprise, je poussai des hurlements qui m'attirèrent la désapprobation silencieuse, mais bien réelle, des promeneurs qui me doublerent.

— Stéphanie ! Ce n'est que moi ! Calme-toi !

— Excuse-moi. Mais tu m'as fait peur !

— Je t'invite au Café de France. Je ne dispose que de quinze minutes, car j'ai rendez-vous ensuite avec des touristes belges devant la Koutoubia.

Soudain, je me revis avec Jean admirant le va-et-vient de la foule depuis l'un des étages de cet établissement. L'évocation de cette agréable soirée remplit mon cœur d'une étrange douceur que la présence d'Ahmed dissipa. Nous nous assîmes l'un en face de l'autre. Aucun serveur ne s'était manifesté, mais sur la table, deux thés à la menthe et un verre d'eau étaient déjà alignés. L'amusement que je lus dans ses yeux me traduisit ce que devait exprimer mon visage. Ahmed n'avait décidément pas changé !

— Tu sais, j'ai prié pour que le hasard nous réunisse à nouveau.

— Tu me flattes, Stéphanie, je ne mérite pas un tel intérêt ! Je n'ai rien à t'offrir ! Mon père est l'équivalent d'un notaire dans ton

pays. Ma mère n'a jamais travaillé et a élevé mes cinq frères et sœurs. Je suis l'aîné de la famille. Les attentes démesurées que projette mon père sur moi étouffent les miennes.

— Peux-tu m'expliquer ? Où veux-tu en venir ?

— Mon père veut modeler ma vie en s'inspirant de la sienne, sans tenir compte de mes aspirations. Dans mon pays, ce n'est pas comme dans le tien. Les traditions ont la peau dure. Dans les familles aisées, les enfants sont éduqués, diplômés parfois, mais ne trouvent pas pour autant du travail. Ils choisissent comme moi d'accomplir des missions qui ne les satisfont pas et pour des salaires très bas. Ils se rangent aux décisions que prennent les parents pour eux. Ils n'ont pas d'autres solutions. Moi, par exemple, j'ai toujours rêvé d'aller à Paris pour visiter les beaux monuments ainsi qu'à Chenonceau, Chambord ou Versailles.

» Mon père s'y est opposé. Il avait peur que je reste en France. Ce n'était pas du tout mon idée ! J'ambitionnais seulement de me frotter à votre culture.

» Le plus grave, c'est le plan qu'il peaufine pour moi.

— Ton discours m'inquiète. Peux-tu m'en dire plus ?

— Il veut me marier pour perpétuer le nom de notre famille !

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé la dernière fois ?

— Le soir où nous avons fait l'amour, la rigidité de ton attitude m'a paralysé. Je n'ai pas osé te livrer cette information.

— Quel rôle joue l'ami que tu embrassais dans le jardin Majorelle ?

— Tu m'as vu, mais où étais-tu ?

— Cachée, pas très loin de toi.

— J'étais persuadé que tu étais loin. Qu'as-tu imaginé ?

— La scène à laquelle j'ai assisté m'a éclairée.

— C'est plus complexe que cela, Stéphanie !

— Avec des codes trop subtils à déchiffrer pour une femme occidentale ?

— J'ai été sincère avec toi, Stéphanie, mais je n'arrive pas à exprimer ce qui me lie à cet homme. Par le plus grand des hasards, cette attirance a évolué le lendemain de ma rencontre avec toi.

— Cela m'explique la bizarrerie de ta conduite !

— J'ai aimé faire l'amour avec toi, Stéphanie. J'ai aimé parler avec toi. J'ai aimé te serrer dans mes bras. J'ai aimé te regarder. J'aurais même pu tomber amoureux de toi.

» Mais, Mourad, l'homme avec lequel nous avons mangé ensemble hier au restaurant, représente quelqu'un d'infiniment précieux pour moi. Gamin déjà, je l'adulais, je le vénérais, je l'adorais. J'ignorais qu'il éprouvait des sentiments analogues aux miens jusqu'au jour où il a cessé de réprimer les élans de son cœur pour m'avouer son attachement. Ses déclarations enflammées ont bouleversé mon système de défense. Je me suis enfui d'abord. Ensuite, la présence constante de Mourad près de moi a chassé ton image. Je voudrais cependant que tu saches que je n'ai toujours pas consenti à coucher avec lui.

» Mon dilemme est énorme ! Dois-je me marier avec la femme que m'a choisie mon père ou dois-je vivre clandestinement avec Mourad ?

— Les deux peut-être ! Je ne plaisante pas !

— Ce programme n'est pas envisageable pour moi !

— Nous débattons sereinement sur ton avenir amoureux, mais as-tu imaginé une seule seconde, Ahmed, ma déception, ma peine et ma colère ?

— Pardonne-moi Stéphanie ! J'aurais voulu qu'il en soit autrement ! Je dois partir ! Mes Belges risquent de s'impatienter.

— Tu t'enfuis toujours dans les moments critiques !

— Je sais ! Je suis désolé !

Avec une tristesse incommensurable, Ahmed me dévisagea, appuya ses lèvres sur les miennes puis soudain me repoussa avec emportement. Une chaise tomba, des voix irritées s'élevèrent. Je

relevai la tête, il avait disparu ! La stupéfaction me paralysa longtemps à cet emplacement.

Tout se mélangea d'abord dans ma tête, mais peu à peu les pièces du puzzle s'emboîtèrent les unes après les autres sur l'échiquier de ma réflexion.

Premièrement : je suis la fille d'un homme inconnu de nationalité marocaine venu travailler en France.

Deuxièmement : ma tante mariée avec un homosexuel a rencontré tardivement un travailleur clandestin marocain en France.

Troisièmement : au Maroc, aidé par un guide marocain, je pars à la recherche de ce clandestin. Il est mort, mais je rencontre sa femme. Je crois m'éprendre du guide marocain.

Quatrièmement : amoureux d'un homme, mon guide est contraint de se marier avec une femme.

Quant à moi, personne ne m'aime ! Donc, fin de la partie !

Je réalise que le destin a voulu me faire jouer un acte dont certains passages avaient déjà été écrits pour ma tante. Sauf que je n'avais nullement envie de les incarner de la même façon.

Je décidai que la blessante indifférence d'Ahmed venait d'inscrire le mot « fin » sur ce qui aurait pu être une idylle marocaine.

Quand je me résolus enfin à descendre de la terrasse, ce fut pour rechercher un moyen de transport. Je n'avais pas mangé.

J'avais une valise à boucler, une note à régler, un autre taxi à commander pour gagner l'aéroport.

Mais désormais, j'étais libre dans ma tête, extraordinairement libre, et ce, grâce à Ahmed !

Ma mémoire refusa cependant de retracer l'itinéraire que je pris jusqu'à la passerelle d'embarquement. Pour ne rien arranger, pendant le vol, mes intestins enragés se révoltèrent, levant une insoutenable armée de contractions.

L'attente du résultat de mon analyse sanguine participait à ce grand chamboulement intérieur. Ahmed avait beau m'avoir affirmé qu'il n'avait jamais été l'amant de Mourad, je ne pouvais pas m'empêcher d'en douter.

Par intermittence, des idées claires se frayaient une piste dans ce chaos organique, mais je n'avais aucune formule magique pour les poursuivre. Une fatigue insidieuse se chargea de gommer les derniers instants de mon séjour à Marrakech et les premiers de mon retour en France.